

RÉUSSIR LA PROMOTION DES LANGUES IVOIRIENNES: L'ENJEU DE LA TRADUCTION

MOBIO Moro Marie-Joelle Denise

Doctorante

Université Félix Houphouët-Boigny, Cocody (Côte d'Ivoire)

Département d'Etudes Ibériques et Latinino-américaines

denise_maria09@yahoo.es

Résumé

Les populations ivoiriennes sont en proie à une crise linguistique qui affecte profondément leurs identités. Il s'agit du statut et de l'enjeu des langues ivoiriennes. En Côte d'Ivoire, le constat fait, révèle une hésitation à adopter des politiques linguistiques cohérentes pour la promotion des langues locales. Comment réussir la promotion desdites langues tout en préservant l'unité nationale? Nous préconisons la traduction comme un patrimoine du savoir commun pour les populations ivoiriennes.

Mots-clés: Langue, Identité, Côte d'Ivoire, Traduction, Littérature

Abstract

Ivorian people are in the grip of a linguistic crisis which profoundly affects their identities. It is about the status and the stake of the Ivorian languages. In Ivory Coast, we notice a reluctance to adopt coherent language policies for local languages promotion. How can we promote those languages while preserving national unity? We advocate translation as a heritage of common knowledge for Ivorian people.

Keywords: Language, Identity, Ivory Coast, Translation, Literature

Resumen

Las poblaciones de Costa de Marfil están sometidas a una crisis lingüística que afecta profundamente a sus identidades. Se trata del Estatuto y del desafío de las lenguas marfileñas. En Costa de Marfil, la observación hecha, revela una incertidumbre en la adopción de políticas lingüísticas coherentes para la promoción de lenguas locales. ¿Cómo se puede conseguir la promoción de dichas lenguas preservando la unidad nacional? Recomendamos la Traducción como patrimonio del saber común para las poblaciones marfileñas.

Palabras Clave: Lengua, Identidad, Costa de Marfil, Traducción, Literatura

Introduction

Dans la quasi-totalité des pays africains, les politiques linguistiques sont centrées sur la promotion des langues nationales et des langues partenaires. Le multilinguisme ou le plurilinguisme à l'œuvre en Côte d'Ivoire en est un exemple frappant. Une soixantaine de langues locales « cohabitent » avec le français sur toute l'étendue du territoire ivoirien. Nous avons observé que les langues locales jouent un rôle important dans le quotidien des populations. Cependant, elles sont quasi-absentes dans l'enseignement et dans les médias. La langue étant un élément fondateur de l'identité culturelle d'un peuple, un État qui se revendique multilingue tolère et respecte la diversité linguistique et par conséquent la diversité des identités sur son territoire. Ceci étant, nous pouvons nous étonner de l'hésitation des décideurs ivoiriens à adopter une politique linguistique cohérente pour la promotion des langues ivoiriennes.

Comment réussir la promotion des langues ivoiriennes tout en préservant l'unité nationale? Nous préconisons la traduction comme un patrimoine du savoir commun pour les populations ivoiriennes. En quoi la traduction peut-elle participer à la promotion des langues locales. Autrement dit, la traduction comme mécanisme de transfert de langues et de culture vers d'autres langues peut-elle constituer un élément catalyseur pour l'enrichissement de notre ère culturelle ? La présente étude a pour objectif de déterminer l'impact de la pratique de la traduction sur les mouvements intellectuels et leur retombée dans l'enrichissement des langues locales.

Nous allons nous intéresser particulièrement à la gestion de cette problématique en présentant d'abord la situation des langues ivoiriennes, ensuite la nécessité de les promouvoir par la traduction et enfin nous montrerons la place de la traduction dans le processus de mondialisation.

1. La situation des langues locales en Côte d'Ivoire

Estimer les langues ivoiriennes à une soixantaine, c'est faire preuve de beaucoup de réserves. Cette crainte de faire une « boulette scientifique » trouve justification dans le fait que, faute d'avoir donné des véritables critères de définition d'une langue, les linguistes hésitent entre langues et dialectes dans certaines zones géographiques du pays. O. B. Kamagaté (2015) souligne que:

Les frontières des langues et les frontières des dialectes sont loin d'être nettes, au point qu'en passant d'une région à l'autre, on ne sait pas très souvent si l'on change de langue ou si à l'intérieur de la même langue, on ne fait que changer de dialecte (p. 42).

Au-delà des divergences d'opinions, il faut tout simplement retenir que nous nous retrouvons ici, dans un contexte où plusieurs langues coexistent. Mieux, il est très facile de se retrouver en situation de bilinguisme ou de plurilinguisme en faveur d'une des langues en contact. « C'est le cas notamment des populations tagbana originaires de Katiola, qui ont maîtrisé et adopté le baoulé dont la capitale (Bouaké) est distante de la première d'environ une cinquantaine de kilomètres » (O. B. Kamagaté, 2015, p. 4).

En Côte d'Ivoire, toutes les langues en présence ne présentent pas le même statut. Nous verrons dans ce qui suit, le rôle des langues ivoiriennes dans l'éducation.

1.1. Les langues ivoiriennes dans l'éducation

La Côte d'Ivoire affiche un profil multilingue très singulier, où on dénombre une soixantaine de langues locales et le français. Quand la Côte d'Ivoire accède à l'indépendance, l'État ivoirien fait le choix du français comme langue officielle. Pour les décideurs, le français paraît être la seule langue susceptible d'atténuer les oppositions inter-ethniques et de servir d'instrument d'unité nationale. Cette langue va s'imposer dans tous les domaines de la vie publique. Alors, pour accéder à un statut social élevé, la

connaissance et la maîtrise parfaite du français deviennent indispensables. Ainsi, la Côte d'Ivoire en a fait son unique langue d'enseignement, à tous les niveaux de son système éducatif. Les langues ivoiriennes sont exclues de l'école et le français est enseigné aux enfants ivoiriens dès la maternelle (le préscolaire).

Le constat est clair : aucune place pour les langues ivoiriennes ni dans l'enseignement, ni dans l'administration. Bien qu'elles aient un rôle identitaire fort et dominant dans les usages linguistiques quotidiens, ces langues restent confinées dans une marginalité par rapport à la vie des institutions de l'Etat. Leur emploi se limite, donc, aux milieux familiaux et ruraux. L'exclusion des langues ivoiriennes des programmes de formations et d'éducatons des ivoiriens est perçue, par plusieurs critiques comme l'iceberg qui fait couler le navire « système éducatif ivoirien ». À cet effet, K. N. Ayewa (2018) ouvre le débat par cette interrogation :

[...] la plupart des enfants ivoiriens scolarisés ont les langues ivoiriennes pour langues maternelles et ignorent parfois jusqu'au traite mot du français, avant leur scolarisation : une situation paradoxale. Mais, quel va être le résultat de cette école où les langues maternelles ivoiriennes sont exclues et où les enfants apprennent au moyen d'une langue étrangère, qu'ils ignorent totalement ? (p. 2).

Cet étonnement trouve sa justification dans le fait que plus d'une décennie après l'indépendance, le niveau de connaissance du français des élèves est en deçà des attentes et les taux de déperdition scolaire sont toujours très élevés si bien que le résultat en est que le système éducatif ivoirien enregistre, d'année en année de bien piètres scores aux examens et concours scolaires. En effet,

De 1961 à 1965, le « nombre d'année-élèves » a été en Côte d'Ivoire de 9,5 au lieu de 6. Et les taux d'admission, à l'entrée en sixième, pendant cette même période de 1961 à 196, vont decrescendo : de 24,3% en 1961-1962, il chute à 18,9% en 1965-1966 (K. N. Ayewa, 2018, p. 2).

Dès lors, des reformes pédagogiques sont entreprises, afin de redresser la situation. Les décideurs ivoiriens lancent alors, le projet de réforme du système scolaire auquel l'Institut de Linguistique Appliquée de l'Université d'Abidjan¹ sera associé. Très tôt des propositions sont faites par les chercheurs de l'ILA² : il s'agit de l'enseignement bilingue et le Projet École Intégrée (PEI). Un enseignement bilingue consiste à introduire les langues ivoiriennes dans l'éducation. Cela fait appel à l'usage et du français et des langues ivoiriennes dans le système éducatif. En ce qui concerne le PEI, on permet au jeune ivoirien d'utiliser sa langue première tant à l'écrit qu'à l'oral, ce qui devrait garantir son développement affectif psychomoteur. Selon J. M. K. Kouamé (2007) « il était admis que l'enfant de 4 à 6 ans devait être capable de bien s'exprimer et de raisonner dans la langue de son environnement avant de le faire dans une langue seconde, étrangère à cet environnement » (p. 103).

Ainsi dès l'année 2001, les langues ivoiriennes font l'objet d'apprentissage dans les classes préscolaires et primaires. Pour la réalisation de ce projet constitué de trois volets : la pédagogie, l'agro-pastoral et l'andragogie, dix villages sont choisis sur la base des langues sélectionnées par l'ILA. Ces langues sont : l'abidji, l'agni, l'akyé, le baoulé, le bété, le guéré, le koulango, le mahou, le sénoufo et le dan (yacouba). Dans sa conception et sa réalisation, le projet devrait connaître trois phases : l'expérimentation, la régionalisation partielle, la généralisation. Avant la mise en œuvre de la généralisation, les deux premières phases doivent durer respectivement 7 et 4 ans. À termes devraient être formés dans les dix écoles pilotes 6500 élèves. En 2007, les premiers élèves bénéficiaires de ce projet passaient l'examen du CEPE (Certificat d'Études Primaires Élémentaires) et le concours d'entrée en Sixième. À ce jour, les décideurs n'ont pas encore ordonné la généralisation de ce projet. Ce silence trahi un échec qui s'explique selon Ayewa par le fait que, les chercheurs et enseignants de l'ILA qui sont pourtant les initiateurs de

¹ Depuis le 03 septembre 2012, l'Université d'Abidjan change de dénomination et devient l'Université Félix Houphouët-Boigny

² ILA : Institut de Linguistique Appliquée.

l'enseignement en langues ivoiriennes en Côte d'Ivoire, sont totalement exclus de la conduite du projet. Il devient plutôt l'affaire des instituteurs et de quelques enseignants du secondaire, un personnel qui ne peut se prévaloir d'aucune compétence ni en linguistique, ni en didactique des langues. Lorsque nous savons que plusieurs de ces élèves évoluent, aujourd'hui, dans l'enseignement supérieur, nous sommes en droit de nous interroger sur la place des langues endogènes dans les universités ivoiriennes.

Le Département des Sciences du Langage de l'Université Félix Houphouët-Boigny est l'unique département où les langues ivoiriennes sont autorisées dans l'enseignement. En réalité, il faut attendre jusqu'en 2003, pour que le sénoufo, le baoulé, le dioula et le bété intègrent officiellement le programme d'enseignement dudit département. C'est ainsi qu'avec J. M. K. Kouamé (2007), nous observons que :

En première année cet enseignement devrait viser à faire acquérir la maîtrise de mécanisme et du fonctionnement des langues en question, grâce aux méthodes audio-orales et aux analyses théoriques. Cet enseignement formel serait à poursuivre au cours de la seconde année, en même temps qu'on introduirait des études de textes de tradition orale. Au département des Sciences du Langage, les UV 202 en deuxième année et 421 en année de maîtrise permettent aux étudiants d'aborder l'étude de la structure des langues ivoiriennes. Les travaux de recherches aux niveaux de la maîtrise, du DEA et du Doctorat concernent depuis des années un nombre considérable d'autres langues ivoiriennes dans les spécialités de linguistique africaine. Il s'agit d'études qui portent sur le système phonologiques, morphologiques, syntaxiques, etc. (p. 105).

Aujourd'hui les travaux de l'Institut de Linguistique Appliquée de l'Université Félix Houphouët-Boigny d'Abidjan ont permis de décrire, de codifier, d'identifier et de consigner les grammaires et lexiques de plusieurs langues ivoiriennes, et d'élaborer des manuels scolaires en langues locales, et des traductions bibliques dans les mêmes langues.

Quelle est donc la place de ses langues locales dans les médias ?

1.2. Les langues ivoiriennes dans les medias

Le paysage médiatique ivoirien se compose de deux grandes familles : les medias audio-visuels et la presse écrite. Sur une soixantaine de langues que compte le pays, seules quelques-unes sont retenues pour les informations en langues nationales diffusées sur les antennes de la radio et de la télévision nationale. Et quand on se réfère aux temps d'antennes consacré aux dites langues, à la radio et à la télévision nationale, Y. I. Sangare conclut que leur présence est presque insignifiante. Dans cette même dynamique, Abolou cité dans Y. I. Sangare (2013) affirme que :

Pour donner des informations nationales et internationales aux différentes communautés linguistiques du pays, le temps d'antennes des langues nationales à la radio nationales est de 1800 minutes par semaine à raison de 14 à 15 minutes par langue contre 250 minutes par semaine à la télévision nationale, soit 10 minutes par langue. Tout le reste du temps est consacré aux émissions en langue française (p. 6).

Pour ce spécialiste des medias, les radios communautaires et les celles de proximité sont celles-là qui accordent un grand intérêt aux langues ivoiriennes. La raison fondamentale en est leur ancrage local. De ce fait, ces radios permettent aux populations d'avoir accès à des informations diversifiées et surtout dans leur propre langue.

Au niveau de la presse écrite, nous observons là où il y a des journaux consacrés essentiellement au nouchi³ tels que « Gbich », « ya fohi », « le nouchi », il n'existe aucune publication en langues nationales.

³ Le nouchi est l'une des variétés de français en Côte d'Ivoire. Il fut considéré au départ comme l'argot des jeunes ivoiriens. Aujourd'hui c'est le moyen de communication d'une grande partie de la population ivoirienne. wikitionary.org/wiki/nouchi.

En Côte d'Ivoire, la marginalisation des langues nationales, renforcée par leur inexistence presque totale dans les médias et dans le système éducatif ivoirien tend à renforcer la menace d'extinction dont elles sont l'objet.

Par conséquent, il est important de développer le processus d'apprentissage des langues nationales afin de les faire connaître et leur faire une place de choix dans les espaces scolaires et universitaires, d'où la nécessité de les promouvoir.

2. De la nécessité de promouvoir les langues ivoiriennes par la traduction

La politique linguistique de la Côte d'Ivoire, en réalité, n'est pas favorable aux langues ivoiriennes. Étant donné que les décideurs ne portent aucune attention à ceux qui revendiquent la reconnaissance des langues locales, plusieurs locuteurs de ces langues optent pour le français ou le nouchi comme moyen de communication. Il faut ajouter à cela, une autre réalité. C'est qu'au fil des années les familles deviennent de plus en plus monolingues et préfèrent s'exprimer uniquement en français, ce que corrobore les résultats de l'enquête menée dans la ville d'Abidjan par A. D. L. Koffi (2016), selon lesquels, « les enquêtés à 12.4% préfèrent le nouchi après le français (92.3%), le baoulé (24.7%) et l'anglais (21.6%) » (p. 19). Il en ressort clairement que, les langues ivoiriennes sont de plus en plus abandonnées surtout en milieu urbain. En Côte d'Ivoire, les enfants issus des mariages mixtes ont naturellement appris le français comme première et langue maternelle. Nous avons ainsi constaté que la volonté de promouvoir la langue locale, est également bridée par les intérêts des membres de l'élite issue des différents groupes ethniques, plus occupées à transmettre à leur descendance les instruments de leurs succès que leur première langue.

Alors, qu'il nous soit permis ici, de faire un plaidoyer en faveur d'un remède traductologique pour le mal dont souffrent les langues ivoiriennes, ce remède n'étant pas une panacée mais peut être un instrument d'approche très important dans le cadre de la promotion de nos langues.

2.1. A l'école des humanistes

Au XV^e siècle, la traduction a été le moyen par excellence de contestation et de revendication. Il fut question de faire la promotion des langues dites vulgaires au détriment du latin par le biais de la traduction. C'est dans un tel contexte que Richard Mulcaster cité par J. M. González (1988), affirme : « [...] / honor Latin, but I worship the English » (p. 99).

Les mots de Mulcaster sont pleins de patriotisme. En réalité, il ne faisait qu'exprimer l'état d'âme qui animait les traducteurs anglais à cette époque. Ces derniers se reconnaissaient en une même et unique langue, l'anglais. Ainsi, la traduction consistait à renforcer l'intense sentiment nationaliste sous la manifestation littéraire. Elle devint un canal indispensable d'inspiration et de créativité. Si nous considérons que toute production artistique doit s'adapter aux différentes situations que tout fondement historique exige, alors, la finalité de toute traduction était de transposer à la littérature nationale toutes les richesses de l'éloquence de la culture gréco-romaine. Par ailleurs, il s'agit de transmettre des informations avec des contenus nécessaires pour la vie quotidienne de l'humanité. Pour cela, les humanistes vont établir des normes de traduction ou des théories. Autrement dit, ils vont inventer leur propre pratique de la traductologie. La traduction va au-delà de la langue et du langage pour être un simple phénomène de réécriture. Elle exige une évaluation culturelle et intuitive du texte de départ et la prise en compte de celle qu'elle devra occuper dans le système d'arrivée. Toute chose qui nécessite une activité mentale chez le traducteur.

En Espagne, la traduction est née dans le but de défendre, voir promouvoir le castillan. Ce fut l'œuvre des traducteurs et des humanistes. Ils refusaient l'idée selon laquelle, le castillan (aujourd'hui appelé l'espagnol) demeure l'ombre du latin. C'est dans cette même veine qu'apparaissent Fray Luis de León et Juan Vives, figures emblématiques des défenseurs de la future langue espagnole. Dans cette dynamique de rébellion linguistique, Fray Luis de León va expérimenter la prison de Valladolid, pour avoir traduit

de l'Hébreu au Castillan sans licence. En effet, à cette époque, toute traduction de la Bible en langues vulgaires était interdite. Alors, pour sa célèbre version de *Cantar de los cantares* (Cantique des cantiques), qui du reste, est sa première traduction de l'hébreu et non du latin au castillan, Fray Luis fut conduit à la prison de l'inquisition. Il fut donc accusé d'avoir préféré le texte hébreu de l'ancien testament à la version latine. Son apport à la traductologie espagnol est relatif à la manière de traduire. Il offre le choix entre : une traduction littérale (mot par mot), une traduction en prose et une traduction libre.

L'affirmation des langues nationales a eu comme conséquence, la traduction des textes pragmatiques. C. E. Beatriz (2012) qualifie cette activité de « traduction quotidienne » (p. 58). L'activité consistait à exposer à toute la société ce qui était écrit en latin au moyen de textes d'usages quotidiens sans mettre l'accent forcément sur l'esthétique.

En somme, la traduction en occident est née et s'est développée dans un contexte de conflit qui a eu comme conséquence la construction et l'affirmation de l'identité. Les premières œuvres traduites étaient des imitations et/ou des adaptations des œuvres des auteurs grecs et romains en Castillan, en français et en anglais. En d'autres termes, on rejetait le latin au profit des langues vulgaires précitées.

Ses langues vulgaires étaient importantes et bienvenues car elles permettaient aussi d'apprendre une autre langue que le latin ; ainsi elles permettaient d'avoir une nouvelle littérature appelée littérature ethnique que nous allons voir par la suite.

2.2. La littérature ethnique

Le problème de l'utilisation des langues ivoiriennes, leur reconnaissance et leur place dans le système éducatif, dans les médias, dans la communication courante et dans la vie socioculturelle s'est posée dès les premières heures de l'indépendance. Le développement de leur potentiel expressif, ainsi que l'accessibilité au grand public, ne doivent pas suivre un principe d'exclusion, mais, comme le préconisent Adama Ouane et Christine Glanz, devraient « plutôt se traduire par une approche progressive, concentrique et globale » (Y. I. Sangare, 2013, p. 8).

Tel que nous l'avons noté plus haut, militer pour l'usage des langues minoritaires, pour leur utilisation dans les sphères publiques, dans les médias ou pour leur intégration dans le système éducatif est un combat. En d'autres termes, les organisations ou les individus qui sont dévoués à la préservation des langues ivoiriennes devraient le faire sans attendre aucune aide du gouvernement.

Les manifestations culturelles et littéraires semblent être un terrain propice à un combat de cette nature. En effet,

Depuis une vingtaine d'années, un grand nombre de communautés qui se sentent délaissées par les instances officielles ont pris la chose en main et tentent de promouvoir et de préserver leurs cultures en organisant chaque année des manifestations culturelles. (...) Si les organisateurs de ces manifestations mettent l'accent sur la culture, on a également aussi assisté à une mise sur le marché d'une littérature issue de ces langues (J. S. Kagiso, 2015, p. 181-182).

C'est cette littérature issue des langues minoritaires que nous qualifions de « littérature ethnique ». Dans notre contexte, la littérature ethnique consiste à produire des œuvres littéraires en langues ivoiriennes. Autrement dit, les textes ne sont pas écrits en français, langue héritée du colon, sinon dans les langues endogènes. Dans cette optique, la traduction étant un puissant vecteur d'information et de communication, devrait intégrer cette donne et œuvrer pleinement pour la promotion des langues nationales. Cela revient à permettre à ces dernières de quitter le stade oral pour accéder à l'environnement de l'écriture. Il s'agira de transposer les productions littéraires, philosophiques, scientifiques et les autres réalités civilisationnelles d'une langue exogène, dans les langues ivoiriennes. Cette activité permettrait dans un premier temps aux langues locales de se positionner sur la scène

linguistique au niveau national et international. Et puis, lorsqu'une langue minoritaire est utilisée à côté d'une langue prestigieuse comme le français, l'espagnol, l'anglais ou l'allemand, il est difficile de la négliger. La traduction, en établissant une équivalence entre les langues, joue un rôle significatif en favorisant une attitude généralement positive envers les langues locales. Et elle crée dans un second temps, la possibilité pour les locuteurs de les utiliser et pour d'autres de les apprendre.

En considérant l'influence croissante de la traduction dans le monde d'aujourd'hui, nous imaginons bien, le rôle décisif qu'elle pourrait jouer dans la vulgarisation des langues ivoiriennes sous la manifestation littéraire de ces dernières.

3. La traduction à l'ère de la mondialisation

La mondialisation est le fruit de la mobilité des personnes et des biens, suite à l'essor du transport terrestre, maritime et aérien. Son apogée actuelle qui s'illustre par la définition du monde comme un « village planétaire » a été accélérée par les technologies de l'information et de la communication. La traduction est un autre phénomène de la mondialisation. Objet d'étude de la traductologie, elle se définit comme l'activité que réalise des bilingues en circonstances quotidiennes, et pour avoir reçu une formation académique en la matière. Elle est donc, selon l'espagnol A. Hurtado (2001) « una práctica, un saber hacer »⁴. C'est l'une des productions humaines les plus anciennes, qui dans les dernières décennies a connu un énorme essor dû à l'explosion communicative qui s'est produite comme résultat d'une croissance de l'interconnectivité que génère le processus modalisateur de la génération de nouvelles connaissances à un rythme vertigineux, jamais observé au niveau international.

Ainsi, la traduction s'identifie chaque jour à une « pierre angulaire » dans le développement du concept de mondialisation. Par exemple ; cette activité est indispensable pour les relations diplomatiques non seulement entre pays amis, aussi pour les organisations internationales telles que : l'ONU, l'UA, l'UE, etc. De ce fait, elle facilite le développement de la politique internationale et permet de maintenir la paix et l'équilibre entre les nations.

3.1. Traduction et Idéologie

Nous nous accordons avec E. Umberto (2006) pour signaler que « la traduction est un processus dans lequel pour obtenir quelque chose ; on renonce à une autre » (p. 18). En effet, lorsque nous transposons les réalités d'une langue à celles d'une autre, nous introduisons un noyau d'information qui trahit aussi bien la langue de départ que celle d'arrivée. Il est nécessaire de signifier que, le traducteur est avant tout un lecteur qui, par la suite, devient un écrivain. En d'autres termes, le texte qu'il produit ne concorde jamais avec l'intention de l'auteur. Ainsi, nous reconnaissons trois caractéristiques à la traduction. D'abord, la traduction explique l'intention de l'auteur. Ensuite, elle présente le point de vue du traducteur ; et enfin, la traduction est un texte.

Un texte est traduit quand l'activité se conforme au principe de fidélité à l'original. En dehors de cet aspect, nous parlons d'adaptation et/ou de recreation. Nous déduisons que la traduction peut soit amener le texte original vers la langue du récepteur, soit amener le récepteur vers le texte original. Dans le second cas, il déforme encore plus la langue maternelle du récepteur. Ainsi, la traduction est la reformulation des réalités des sociétés : ethniques, religieuses, morales, sexuelles, etc. Dans la pratique, il arrive très souvent que le traducteur laisse ses emprunts dans le texte traduit, ce qui l'éloigne plus ou moins de l'original ; et les motivations sont diverses.

⁴ « Une pratique, un savoir-faire » (notre traduction)

L'histoire de la traduction nous enseigne que l'idée de la traduction en occident se trouve enracinée dans la pratique littéraire. Mieux, les conceptions occidentales sur la traduction se trouvent fortement influencées par le rapport étroit existant entre langue et nation ; lequel rapport défend l'opinion selon laquelle, une nation doit rester unie autour d'une même et unique langue, et que les cultures normales sont monolingues. A cet effet, J. M. González (1988) signale que:

De ce point de vue, la conception de la traduction trahit une idéologie impérialiste qui renvoie à une forme de domination culturelle au moyen de la langue. L'histoire de la traduction en Europe occidentale privilégie aussi une littéralité implicite qui a été employée pour défendre les empires de la religion, du gouvernement séculaire, du commerce au cours de ces cinq cents dernières années (p. 100).

Dans le village planétaire qu'est le monde actuel, il est difficile d'avoir un échange culturel éthique. Jusqu'aujourd'hui, les traductions et les modèles de compréhensions optent pour des idéologies et des cultures dominantes. La reformulation et les représentations des réalités socioculturelles occupent une place de choix dans la formation de l'identité, dans l'affirmation de la différence culturelle par rapport aux groupes ou nations subordonnées, des crises sociales, de la demande d'autonomie politique et culturelle ou de l'indépendance. En d'autres termes, la manipulation des représentations culturelles s'emploie dans la construction de l'autre avec le désir de le dominer. Cette situation nous conduit à l'analyse du binôme Traduction/pouvoir.

3.2. Traduction et Pouvoir

La traduction est un espace pour la manipulation des textes motivée par des intérêts en rapport aussi bien avec la culture source qu'avec la culture réceptrice. Cette activité favorise soit un pli de l'identité sur soi-même, soit la dévalorisation d'une langue en faveur d'une autre. Dans le souci d'être plus explicite, nous proposons comme exemple, l'expérience de la langue anglaise. En effet, vous conviendrez avec nous pour dire que l'anglais est la langue des recherches scientifiques, celle des affaires, de toutes les notices et que toutes les informations sont écrites, éditées et publiées en anglais. Par conséquent, l'apprentissage de l'anglais devient indispensable pour toute personne y compris le paysan. Aujourd'hui, c'est tout un continent (africain) qui est inscrit dans cette dynamique de l'apprentissage de la langue anglo-américaine. Au fur et à mesure que les choses avancent nous entrons, pour ne pas dire, nous sommes dans ce que nous qualifions d'impérialisme culturel. Cela est plus qu'évident, le destin de l'anglais est lié à la mondialisation vue qu'elle est la langue la plus parlée dans le monde, et la traduction y joue un rôle très capital.

La configuration du monde actuel nous amène à comprendre, que le monde dans toute sa complexité a favorisé le choc des pensées. La diversité linguistique constitue l'un des défis majeurs du développement social, politique et économique dans les pays en voie de développement. Il s'agit, donc, d'apprendre à passer d'une culture à une autre, d'une langue à une autre de manière équitable.

Conclusion

La traduction est une activité essentiellement bilingue ou plurilingue qui met en relation, au-delà des langues, des cultures et des sociétés. Elle est indissociable des relations humaines. D'abord, parce qu'elle aide à surmonter des obstacles de communication entre au moins deux interlocuteurs de langue et de cultures distinctes. Et puis, elle favorise l'enrichissement linguistique et extralinguistique (la culture) des sociétés en contact. Ce faisant, la traduction nous paraît ainsi comme la solution la plus adaptée pour étouffer le problème de marginalisation des langues ivoiriennes, afin de les promouvoir et les préserver. Selon J. S. Kagiso (2015) : « toute société qui développe la traduction rend sa langue dynamique » (p. 183). En effet, le développement de la traduction est toujours accompagné du développement de la

terminologie de langue vers laquelle on traduit. Par conséquent, la traduction permet donc de découvrir de nouvelles ressources, et d'en enrichir d'autres aires linguistiques, à travers toute chose, qui contribue à la normalisation des langues.

Les langues ivoiriennes doivent être soutenues par les communautés qui les parlent et ceci n'est possible que si on les met à pied d'égalité avec les langues les plus prestigieuses par le biais de la traduction. En outre, le développement de la traduction en Côte d'Ivoire pourrait aider considérablement à développer une société linguistiquement, culturellement et économiquement riche.

Bibliographie

AMPARO Hurtado Albir, 2001, *Traducción y traductología: Introducción a la traductología*, Madrid, Catédra

AYEWA Kouassi Noël, 2018, « Les reformes pédagogiques ivoiriennes au fil des années: le piège n'a pas été évité », *Revue du LTML* p. 1-23.

BEATRIZ E. Cagnolati [et.al] (Comp), 2012, *La traductología: Miradas para comprender su Complejidad*, 1^a ed.-La Plata: Universidad Nacional de La Plata. Facultad de Humanidades y ciencias de la Educación, p. 58.

GONZALEZ José Manuel, 1988, *Teoría y práctica de la traducción en Inglaterra Isabelina*, Universidad de Alicante, [en ligne] disponible sur rua.ua.es/dspace/bitstream, (05.12.2021).

KAGISO Jacob Sello, 2015, « Traduire pour promouvoir et préserver les langues minoritaires et régionales au Botswana », *Editura Universităţii din Suceava*, p.175-185.

KAMAGATE Ouattara Bakary, 2015, « Regard critique du profil multilinguistique de la Côte d'Ivoire », *Revue LTML*, p. 41-56.

KOFFI Lezou Aimée-Danielle, 2016, « Dynamique des langues et enjeux identitaires. L'exemple de la ville d'Abidjan », *Le Français en Afrique*, p. 11-24.

KOUAME Koia Jean Martial, 2007, « Les langues ivoiriennes entrent en classe », *Intertext* n°3-4, Université Libre Internationale de Moldavie, Chisinau, p. 99-106.

OKOME Engouang Liliane-Surprise, 2013, *La traduction entre outil d'enseignement et discipline scientifique : le cas de l'espagnol au Gabon et en Guinée-Equatoriale.*, Linguistique. Université de Sophia Antipolis. [Thèse de Doctorat : 03 juin 2013] Disponible en <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00975525>, (10.10.2021).

SANGARÉ Yéresso Issa, 2013, « Médias et langues nationales en Côte d'Ivoire », *Revue du LTML*, p. 1-10.

UMBERTO Eco, 2006, *Dire presque la même chose*. Expériences de traduction, Paris, Grasset.